

Les Hollandais ne tardèrent pas à envoyer du monde à bord pour gouverner le navire, et le lendemain il en vint un plus grand nombre avec des provisions fraîches. Les malades furent transportés à l'hôpital où quelques-uns moururent.

Les vaisseaux anglais qui se trouvaient sur la rade de Batavia fournirent des matelots à l'*Alexander*, qui n'en conserva que quatre de son ancien équipage. Le 7 décembre, il partit. Shortland apprit, au cap de Bonne-Espérance, que les deux vaisseaux qui s'étaient séparés de lui sur la côte de la Nouvelle-Hollande étaient revenus par le sud de ce continent. L'*Alexander* mouilla devant Portsmouth le 28 mai 1789.

VOYAGE

DE G. BLIGH,

EXPÉDIÉ PAR LE GOUVERNEMENT BRITANNIQUE A TAÏTI
POUR EN RAPPORTER L'ARBRE A PAIN ET D'AUTRES
VÉGÉTAUX UTILES. (1787 A 1789.)

LES relations de Cook et d'autres navigateurs, ayant fait connaître que les îles de la Société produisaient un fruit salubre qui pouvait tenir lieu de pain, des négocians, des planteurs et d'autres personnes qui prenaient intérêt au bien-être des Antilles, pensèrent que l'introduction de ce précieux végétal dans cet archipel lui serait extrêmement utile. En conséquence, ces personnes présentèrent au roi une requête pour le supplier de faire armer un vaisseau chargé d'aller chercher des plants de l'arbre qui donnait ce fruit, et de le transporter dans les Antilles. Le roi accueillit favorablement la demande; le vaisseau *le Bounty* fut disposé convenablement d'après les avis de sir Joseph Banks, et le commandement en fut donné à G. Bligh, lieutenant de la marine royale, qui avait navigué avec le capitaine Cook; il avait avec

lui quarante-quatre hommes d'équipage y compris les officiers. On embarqua aussi deux jardiniers; le navire était de 215 tonneaux.

Le 27 novembre 1787, Bligh partit de la rade de Spithead; le 6 janvier 1788 il mouilla devant Teneriffe; le 20 mars il était devant le détroit de Lemaire; le mauvais temps l'empêcha de s'y engager; il préféra de faire le tour de la Terre-des-États. Le 31 il se trouvait par 60° 1' sud; le vent devint si contraire et si violent, et la mer si grosse que le vaisseau fatiguait beaucoup; des voies d'eau se déclarèrent; on avait de plus le chagrin de ne pas avancer; le nombre des malades augmentait; les hommes qui se portaient bien ne pouvaient suffire au travail continuel auquel forçaient les tempêtes qui se succédaient sans relâche. La saison était trop avancée pour que l'on pût continuer le voyage en doublant le cap Horn; en conséquence, le 12 avril, Bligh ordonna de faire route pour le cap de Bonne-Espérance, où il arriva le 23 mai.

Après avoir radoubé et ravitaillé son vaisseau, il mit à la voile le 1^{er} juillet, et toucha le 20 août à la terre Van-Diemen, où il mouilla dans la baie de l'Aventure; il eut quelques rapports avec les naturels, et en reconnut un qu'il avait vu en 1777, et qui l'avait frappé par sa difformité. Le 4 septembre, il se remit en route pour Taïti, en pas-

sant par le sud de la Nouvelle-Zélande; et le 19 il découvrit par 49° 44' sud, et 179° 7' est, un groupe d'îlots rocailleux et arides, qu'il nomma *îles du Bounty*.

Le 26 octobre, Bligh atterrit à Taïti. Avant qu'il laissât tomber l'ancre dans la baie de Matavaï, le vaisseau était entouré des pirogues des insulaires qui s'empressèrent de venir assurer les Anglais de leur amitié, et de leur apporter des provisions de toutes les sortes.

Les Taïtiens demandèrent des nouvelles de Cook, de sir Joseph Banks, et de plusieurs de leurs anciens amis. Ils racontèrent qu'un vaisseau leur avait appris que Cook ne vivait plus, mais il parut qu'ils ignoraient les circonstances de sa mort, et Bligh avait strictement recommandé de ne pas les en instruire. Le vaisseau dont ils parlaient était parti depuis quatre mois, il en avait passé deux dans la baie de Matavaï. Ils en nommaient le capitaine Touna. Les Taïtiens ajoutèrent que le lieutenant Wats, qu'ils avaient parfaitement reconnu, était dans ce vaisseau.

Otou ne tarda pas à venir voir Bligh. Il lui apportait des présents dont il fut bien récompensé, et changea de nom avec lui. Mais déjà il avait quitté celui qu'il portait auparavant et qui était dévolu à son fils avec le titre de roi; il ne s'appelait plus que Tiné.

Bligh dressa ses tentes dans le même endroit où celles de Cook avaient été placées en 1777. Les bienfaits dont ce navigateur avait eu l'intention de combler les Taïtiens n'avaient pas été entièrement perdus. Un des jardiniers l'avait accompagné dans sa dernière expédition ; il trouva deux beaux chadeks qu'il avait plantés et qui étaient couverts de fruits. Le maïs et diverses plantes potagères avaient bien réussi, malgré les ravages des insulaires d'Eimeo. Dans les premiers voyages que les Anglais avaient faits à Taïti, les maisons étaient infestées de rats, et ces animaux poursuivaient les personnes qui mangeaient pour en obtenir quelques restes. Dans ce voyage, Bligh n'en vit pas un seul ; les chats que Cook avait laissés dans l'île l'avaient délivrée de cette race incommode. Bligh vint à bout de racheter de deux insulaires qui demeuraient dans des cantons éloignés l'un de l'autre, une vache et un taureau qui restaient encore en vie. Il les mit dans un bon pâturage sous la garde de deux chefs qu'il chargea d'en prendre soin jusqu'à son retour ; ils le lui promirent, en lui disant que tant que ces animaux seraient regardés comme sa propriété, personne n'oserait y toucher. Avant le départ du *Bounty*, la vache avait été couverte ; de sorte que l'on pouvait espérer que ces animaux se propageraient.

Quelques petits vols furent commis ; mais les objets ne tardèrent pas à être rendus. Le 5 janvier 1789, on s'aperçut à quatre heures du matin que le petit canot avait disparu. Bligh fit aussitôt faire l'appel de l'équipage, il manquait trois hommes, dont un avait été de faction de minuit à deux heures du matin ; ils avaient emporté huit fusils et des munitions, mais personne à bord n'avait eu la moindre connaissance de leur dessein. Bligh alla donc à terre conférer avec les chefs pour qu'ils l'aidassent à recouvrer les objets enlevés et à retrouver les fugitifs. Il apprit que le canot était dans une baie voisine, d'où il fut ramené dans la journée par les naturels. Quant aux déserteurs, ils s'étaient retirés dans une autre partie de l'île ; Bligh alla les y chercher ; ils se rendirent sans résistance, et l'on reprit les armes, à l'exception d'un seul fusil et de deux baïonnettes.

Le 31 mars, tous les plants d'arbre à pain furent embarqués : il y en avait mille quinze ; on emporta aussi des plants d'autres arbres, dont les uns portaient des fruits exquis, et les autres donnaient d'excellentes substances pour la teinture, ou se recommandaient par des propriétés utiles. En revanche, Bligh combla le roi et les naturels de présents ; il avait eu l'attention pendant son séjour de planter des pins, une vigne, un figuier, et de semer diverses plantes qu'il avait apportées

d'Europe. Tous ces végétaux croissaient à merveille à l'époque de son départ; mais toutes ces plantations étaient un peu négligées, et les insulaires marchaient sur les plants, car ils ne soignent que le tarro, l'ava, et le mûrier à étoffes.

OEdidi tint fidèle compagnie à Bligh, et lui rendit des services importans. Dès le lendemain de l'arrivée des Anglais, le portrait de Cook avait été apporté en grande cérémonie; le cadre était cassé; Otou pria Bligh de le faire raccommoder; d'ailleurs la peinture était en bon état. Le portrait ne quitta pas le bord pendant tout le séjour du vaisseau sur la rade.

Le 4 avril, le *Bounty* partit de Taïti; la veille, le navire avait été constamment rempli d'insulaires qui amenaient des provisions. Le soir, il n'y eut pas de divertissemens ni de danses sur le rivage, comme à l'ordinaire; tout fut dans un morne silence.

Au coucher du soleil, dit Bligh, nous mîmes à la voile en disant adieu à cette île où, pendant vingt-trois semaines, nous avons été traités avec les plus grands égards et la plus tendre amitié, qui semblait s'accroître à mesure que notre séjour se prolongeait. Les événemens qui se passèrent ensuite prouvèrent que nous n'avions pas été insensibles à tant de marques d'affection; car on peut attribuer à la conduite amicale et prévenante

de ces insulaires les causes d'une catastrophe qui fit échouer une expédition dont tout présageait que l'issue serait heureuse.

Le 5 avril, on était devant Houaheiné. Dans une des pirogues qui accostèrent le vaisseau, se trouvait un jeune homme qui reconnut Bligh et l'appela par son nom; il confirma tout ce que l'on avait appris sur le sort d'Omaï; tous les arbres que Cook avait plantés étaient détruits à l'exception d'un seul. Malgré les sollicitations des insulaires, Bligh ne voulut pas mouiller sur leur rade, et continua sa route. Le 9, le temps se couvrit, le vent souffla par raffales, des nuages épais et noirs se rassemblèrent dans l'est. Peu de temps après on vit à peu de distance du vaisseau une trombe qui se détachait à merveille sur le fond obscur de l'horizon. Son extrémité supérieure avait à-peu-près deux pieds de diamètre, et son extrémité inférieure huit pouces. Elle s'avança rapidement vers le vaisseau. L'on vira de bord à l'instant et l'en serra toutes les voiles excepté la misaine. Bientôt elle passa à moins de trente pieds de l'arrière, en faisant entendre un bruit continuel, mais sans que son voisinage produisît aucun effet. On jugea qu'elle marchait avec une vitesse de dix milles par heure: elle se dirigeait à l'ouest; un quart-d'heure après avoir dépassé le *Bounty*, elle se dissipa. Il est impossible d'estimer le dégât qu'il

aurait essuyé, si elle avait passé directement sur le vaisseau; Bligh pensa qu'elle aurait pu emporter ses mâts, mais qu'elle ne l'aurait pas mis en danger de périr.

Comme Bligh tenait à-peu-près la même route qu'il avait suivie dans ses voyages précédens, il ne s'attendait pas à faire de nouvelles découvertes; cependant, le 11, au point du jour, il aperçut une terre au sud-sud-ouest, à cinq lieues de distance. En approchant, on reconnut que c'était une île médiocrement élevée et entourée de récifs, de brisans et d'îlots boisés; son rivage était couvert de cocotiers et d'autres arbres. L'on vit des insulaires sur la plage. Une pirogue se détacha de terre et vint à la rame vers le vaisseau que ces hommes accostèrent sans montrer ni crainte, ni surprise. Bligh leur donna des grains de verroterie, ils montèrent à bord. L'un d'eux qui paraissait supérieur aux autres, examina le navire avec beaucoup de curiosité. Aucun ne voulut descendre dans l'entrepont. Ils demandèrent du porc frais bouilli qui était dans la gamelle d'un des matelots; on leur en donna avec des bananes. Quand on leur eut dit que Bligh était l'éry ou chef du bâtiment, le chef vint frotter son nez contre celui de cet officier, et lui offrit un grande coquille de nacre de perle qu'il portait suspendue au cou, à un cordon de cheveux, et la passa autour de celui

de Bligh, en donnant des marques de la plus vive satisfaction.

Ces insulaires parlaient à-peu-près la même langue que les Taïtiens. Ils dirent que leur île se nommait *Ouaitoutaki*, et leur chef Lomakaya. Ils ajoutèrent qu'ils n'avaient ni cochons, ni chiens, ni tarros, ni même des ignames, mais qu'ils étaient bien pourvus de cocos, de bananes, de volailles, de fruits à pain et d'autres. Bligh pensa qu'ils ne disaient pas la vérité en prétendant qu'ils n'avaient pas de cochons; car ils connaissaient ces animaux, puisqu'ils leur donnaient le même nom que celui dont les Taïtiens se servaient. Toutefois il fit semblant de les croire, et pour leur procurer ce qui leur manquait, il leur donna un jeune cochon et une jeune truie, et il accompagna ce présent d'ignames et de tarros; il y joignit aussi pour chaque Indien un couteau, une hache, des clous, des grains de verroterie et un miroir. Ce dernier objet fixa surtout leur attention: quant aux outils de fer, ils paraissaient les connaître, car ils les appelaient *aouri*, nom qu'on donne à ce métal dans toutes les îles où il est parvenu.

Lorsqu'ils se préparèrent à quitter le vaisseau, le chef de la pirogue s'empara de tout ce que ses camarades avaient reçu; l'un d'eux témoigna du mécontentement, mais après une courte alterca-

tion, les deux Indiens se réconcilièrent et se frotèrent leurs nez l'un contre l'autre. Bligh crut qu'ils allaient partir, mais il n'y en eut que deux qui entrèrent dans la pirogue; les deux autres annoncèrent qu'ils passeraient la nuit à bord; et que leurs compatriotes viendraient les chercher le lendemain matin. Le capitaine fut singulièrement touché de cette marque de confiance, mais il n'y put répondre comme il l'aurait désiré, et comme elle le méritait, parce qu'il ne pouvait prévoir quelle distance le vaisseau parcourrait pendant la nuit. Il leur expliqua cette circonstance, alors ils consentirent, quoiqu'à regret, à quitter le bâtiment. En s'en allant, ils sollicitèrent vivement les Anglais d'envoyer quelqu'un de l'équipage à terre avec eux, et ils donnèrent à Bligh une lance de bois qui était la seule chose qu'ils eussent dans leur pirogue; c'était un long bâton ordinaire avec une pointe de bois très-dur.

Ouaïtoutaki, a environ trois lieues de diamètre, elle est située par 18° 50' sud et 100° 19' est. Bligh trouva que les insulaires qui l'abordèrent, ressembloient aux habitans des îles d'Hervey qu'il avait vus avec Cook; mais leurs manières étaient plus douces et plus honnêtes. Ils n'avaient que les jambes et les bras tatoués. Il supposa que la connaissance du fer leur venait de l'île d'Hervey, avec laquelle ils doivent communiquer, puis-

qu'ils n'en sont éloignés que de cinquante-quatre milles.

Le 21 on eut connaissance d'Eoua la plus orientale des îles des Amis. Le 25 on mouilla dans la rade d'Anamouka. Les pirogues des insulaires entourèrent bientôt *le Bounty*, apportant des ignames et des cocos. Bligh fut surpris de ne voir parmi tous ceux qui vinrent à bord, aucune de ses anciennes connaissances; il voulait s'informer de quelques-uns des chefs, mais il s'aperçut qu'il ne savait pas assez la langue du pays pour obtenir les informations qu'il désirait.

Enfin le 25 il vint un vieillard boiteux, nommé Tépa, que Bligh avait vu en 1777, et qu'il reconnut à l'instant. Il était avec d'autres chefs des îles voisines. Tépa accoutumé à la manière dont les Anglais prononçaient la langue de l'île, comprenait assez bien ce que Bligh lui disait; il lui donna des nouvelles de Poulaho et des autres grandes personnes qui étaient à Tongatabou, ajoutant qu'ils viendraient aussitôt qu'ils sauraient l'arrivée du navire. Tépa s'informa de plusieurs personnes qu'il avait vues avec Cook. On montra le vaisseau aux insulaires, ils furent surpris de voir les plants d'arbre à pain. Bligh leur fit ensuite un petit présent à chacun, et les mena à terre dans son canot. Il embarqua aussi son jar-

dinier, pour remplacer les plants qui étaient morts ou en mauvais état.

Bligh alla visiter un endroit où Cook avait fait des semis et des plantations. Les ananas étaient en très-bon état, dans ce moment ils n'avaient pas de fruits; les naturels dirent qu'ils en produisaient de très-gros qui étaient excellens.

Les insulaires vendirent beaucoup de provisions aux Anglais; mais le 26 avril, des vols furent commis, et il arriva tant de monde à bord, qu'il était impossible de travailler. Bligh fit donc revenir ses gens qui étaient à terre occupés à l'aiguade, et partit.

Le lendemain 27, on se trouvait entre les îles Tofo et Cotou; on resta tout l'après-midi près de cette dernière, parce que l'on espérait que l'on serait accosté par des pirogues; il n'en vint aucune. Le soir, le vent soufflant du nord, on mit le cap à l'ouest, pour passer au sud de Tofo, et Bligh donna ordre de suivre cette direction pendant la nuit.

« Jusque-là, dit Bligh, le voyage avait été constamment heureux; tout avait concouru à le rendre agréable et satisfaisant; mais une scène bien différente était sur le point de s'ouvrir. Il s'était tramé une conspiration qui n'allait faire servir nos travaux précédens qu'à produire des maux et des

calamités: elle avait été conduite avec tant de secret qu'aucune circonstance ne put faire prévoir la catastrophe dont nous étions menacés.

« Le 28, avant le lever du soleil, Fletcher Christian, auquel j'avais donné une commission de lieutenant, et qui commandait le quart du matin, le capitaine d'armes, l'aide canonnier et Thomas Burkitt, matelot, entrèrent dans ma chambre pendant que je dormais encore, me saisirent, et me lièrent les mains derrière le dos, me menaçant de me tuer à l'instant si je faisais le moindre bruit. Néanmoins, je criai de toutes mes forces, espérant que l'on viendrait à mon secours; mais déjà ils s'étaient assurés des officiers qui n'étaient pas de leur parti et avaient posé des sentinelles à leurs portes. Il y avait trois hommes à la mienne, indépendamment des quatre hommes qui étaient dedans. Tous, excepté Christian, étaient armés de fusils avec des baïonnettes; il n'avait qu'un sabre. Ils m'arrachèrent de mon lit et me traînèrent en chemise sur le pont; je souffrais beaucoup, parce que mes mains étaient extrêmement serrées. Je demandai pourquoi on me traitait ainsi, on me répondit de me taire, et on m'accabla d'injures. Le maître, le canonnier, le contre-maître, Nelson, un des jardiniers, étaient prisonniers dans leurs chambres; l'écoutille était gardée par des

sentinelles. Le maître d'équipage, le charpentier, l'écrivain, eurent la permission de venir sur le pont, où ils me virent, derrière le mât d'artimon, les mains liées derrière le dos, gardé par des hommes qui n'obéissaient qu'à Christian. Le maître d'équipage reçut l'ordre de mettre la chaloupe à la mer, et on le menaça de lui faire sauter la cervelle s'il ne se dépêchait pas.

« L'embarcation ayant été mise à flot, on dit à MM. Hayward et Hallet midshipmen et à l'écrivain, d'y entrer. Je demandai pourquoi l'on donnait un pareil ordre, et je m'efforçai de ramener aux sentimens du devoir les hommes qui étaient près de moi; mais ce fut en vain; leur réponse constante était: « Taisez-vous, ou vous êtes un homme mort. »

« Le master fit demander la permission de monter sur le pont, on la lui accorda; mais bientôt on le fit rentrer dans sa cabane. Je continuai mes efforts pour ramener les esprits; alors, Christian ayant échangé son sabre contre une baïonnette, me serra rudement par la corde qui tenait mes mains attachées, et me menaça de me tuer à l'instant si je ne restais pas tranquille. Les scélérats qui m'entouraient, tenaient leurs fusils armés et leurs baïonnettes tournées vers moi.

« Plusieurs personnes de l'équipage, qui fu-

rent appelées par leur nom, ayant été forcées de descendre dans la chaloupe, j'en conclus que le projet des révoltés était de m'y mettre avec eux, pour nous abandonner ensuite à la merci de la mer. J'essayai donc une nouvelle tentative pour ramener à la raison ces hommes égarés; elle ne produisit qu'une nouvelle menace de me brûler la cervelle.

« On permit au maître d'équipage et aux matelots qui devaient aller dans la chaloupe, d'y porter du fil de caret, de la toile, des lignes, des voiles, des cordages, un baril contenant cent douze pintes d'eau, cent cinquante livres de biscuit, une petite quantité de rhum et de vin, un cadran et une boussole; on défendit sous peine de mort de prendre ni carte, ni livre de navigation, ni instrument, ni aucun de mes dessins et de mes relèvemens de côtes.

« Les révoltés ayant envoyé dans la chaloupe les matelots dont ils désiraient de se débarrasser, Christian fit verser un coup de rhum à tous ceux qu'il gardait. Alors je fus pleinement convaincu qu'il n'y avait aucun espoir de recouvrer mon autorité, car personne ne parut disposé à me soutenir. Les officiers furent appelés sur le pont; on les contraignit d'entrer dans la chaloupe. Les hommes qui m'entouraient le fusil en arrêt, cessèrent de le tenir ainsi lorsque je les eus dé-